



Le Temps  
1209 Genève  
022 575 80 50  
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés  
Type de média: Presse journ./hebd.  
Tirage: 32'473  
Parution: 6x/semaine

Page: 5  
Surface: 117'591 mm<sup>2</sup>

Ordre: 1094772  
N° de thème: 377.116

Référence: 81783089  
Coupage Page: 1/4

## «On l’enseigne comme un fait d’actualité»



(ANGELA JIRENEZ/GETTY IMAGES)



## ÉDUCATION Quel rapport ont les moins de 20 ans aux attentats du 11 septembre? Comment les enseignants, qui ont, eux, vécu l'événement en direct, évoquent-ils le sujet avec leurs jeunes élèves, en Suisse et ailleurs? «Le Temps» a sondé professeurs, élèves et chercheurs en didactique

CÉLIA HERON  
@celiaheron

«Vous savez ce qui s'est passé, le 11 septembre 2001?» Quand on leur pose la question en classe, certains élèves lèvent une main déterminée, d'autres un sourcil interloqué, voire les yeux au ciel: c'était il y a 20 ans - une éternité, ils n'étaient «même pas nés». «C'est une des difficultés de «l'histoire immédiate»: le temps passe et, en tant qu'enseignant, on peine parfois à réaliser à quel point 2001, c'est déjà un moment ancestral pour les élèves», lance Charles Heimberg, professeur de didactique de l'histoire et de la citoyenneté à l'Université de Genève.

Ce n'est pas Christian Broye qui le contredira. Comme d'autres enseignants romands du secondaire, le Genevois a récemment pris conscience du décalage entre ses jeunes élèves et lui. «Pour moi, le 11 septembre 2001 est une révolution, du cinéma devenu réalité.

Eux n'ont pas connu ce traumatisme, ou plutôt ils en ont connu d'autres, des attentats plus proches d'eux. Le 11-Septembre est peut-être passé dans une forme d'oubli...» Peut-être est-ce parce que, compte tenu du flux d'informations auquel est soumise cette génération, l'histoire semble «s'accélérer». «Aujourd'hui, quand on leur parle de la guerre froide, pendant laquelle je suis né, on a l'impression de parler des guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle.»

Ce fossé de perception du temps et de l'espace, Serge Guérin, sociologue spécialiste des questions intergénérationnelles qui impactent la société, le relève lui aussi. Géographiquement, «le fait que cela se passe aux Etats-Unis le rend moins concernant pour les plus jeunes, notamment parce qu'on observe une empathie amoindrie des 10-25 ans avec l'Amérique», souligne-t-il. Trump est passé par là et le mythe américain a perdu une partie de sa superbe. L'«American Way of Life» dans ses symboles de réussite matérielle et sociale, mais aussi idéologique avec les leçons de démocratie ou d'économie qu'on croyait pouvoir exporter, ne fait plus autant rêver qu'avant. Par ailleurs, d'autres imaginaires concurrents ont vu le jour, notamment asiatiques.»

### En Suisse, rien d'imposé

Dans ce contexte, comment parler de cet événement «historique»? S'il n'a pas intégré le sujet «en tant que tel» dans ses cours, l'enseignant Christian Broye l'a mentionné, «comme sujet annexe, en travaillant sur le Moyen-Orient ou la question du terrorisme en général», sans jamais relever de réaction particulière de la part de ses élèves, âgés de 15 à 19 ans. «Aucun n'en a fait son sujet de matu, ni ne m'a jamais interpellé sur la question.» En revanche, «ils savent que des théories du complot existent, même s'ils n'y adhèrent pas, parce qu'ils les voient passer sur les

reseaux.»

## «Beaucoup d'images, d'articles et d'éditoriaux, une large place faite à l'émotionnel»

SIMON CATROS, DOCTEUR EN HISTOIRE  
DES RELATIONS INTERNATIONALES

A l'école, «il n'existe pas de réponse unique et concertée, précise d'emblée Charles Heimberg. D'une part, la situation est très différente d'une région linguistique à une autre. D'autre part, en Suisse romande, ce n'est pas un thème obligatoire.» Le plan d'études romand, pour les élèves de 15 ans, propose des «moyens d'enseignement», avec des «séquences». «Mais à ma connaissance, il n'y est pas spécifiquement question du 11-Septembre. En revanche, avec des élèves plus âgés, la notion de terrorisme peut être traitée, mais l'enseignant l'aborde comme il le souhaite: à propos du 11-Septembre, mais aussi des années de plomb en Italie et de l'attentat de Bologne, ou des attentats de 2015-2016 en France.» Le responsable de la communication du DIP genevois, Pierre-Antoine Pietri, abonde: «Ce n'est pas de facto prévu dans les plans d'études, mais dans le cadre de l'histoire du début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est à l'enseignant d'en décider.»

Une chose est sûre: «En Suisse et ailleurs, nous manquons d'enquêtes sur cette question pour aller au-delà du cas particulier de tel ou tel enseignant et avoir une vision d'ensemble», souligne Charles Heimberg. Le Français Simon Catros, docteur en histoire des relations internationales et auteur d'un travail intitulé *11 septembre 2001: analyse de manuels scolaires face aux enjeux de l'ensei-*



*gnement de l'histoire du temps présent, est un des rares chercheurs à s'être penchés sur la didactique de l'acte terroriste dans l'Hexagone. Les programmes y sont imposés et l'enseignement du 11-Septembre est obligatoire dans toutes les filières.*

«En tant qu'enseignant, j'avais remarqué au début des années 2000 qu'on s'écartait, sur cet événement précis, d'une démarche historique, laquelle repose sur la recontextualisation dans une chronologie, la diversité des sources, une mise en perspective des différents groupes sociaux, des hommes politiques, de l'opinion publique. Là, le propos restait très centré sur l'opposition entre les deux adversaires, Etats-Unis/Bush et Al-Qaida/Ben Laden. Et encore aujourd'hui, vingt ans plus tard, même si ce traitement s'est un peu amélioré, le 11-Septembre reste globalement traité comme un fait d'actualité et non un fait historique: beaucoup d'images, des extraits d'articles et

d'éditoriaux, une large place faite à l'émotionnel», regrette-t-il.

### Le poids des médias

Pourquoi peine-t-on à rendre compte de cette contextualisation face aux élèves? Peut-être le traitement médiatique de 2001 a-t-il laissé des traces sur les professeurs, avance Simon Catros. «A l'époque, le discours médiatique insistait beaucoup sur la «rupture» que cela représentait, notion largement reprise dans les manuels scolaires aujourd'hui. Mais de nombreux historiens du terrorisme ou des relations internationales le contestent. La prise d'otages des JO de 1972 constitue déjà un attentat terroriste à fort impact médiatique et la tentation unilatérale existe déjà dans l'administration américaine au cours du second mandat de Clinton.»

Fait notable, de premières, timides, références au complotisme apparaissent au fil des années dans les supports de cours: «Un manuel

affirme ainsi, en 2011: «Le caractère extraordinaire de l'événement a conduit certains à penser qu'il ne s'agissait pas d'un attentat, mais d'un complot ourdi par les Américains eux-mêmes pour légitimer leur politique! Mais l'attentat a bien été commis par des terroristes salafistes et il a été salué, sinon revendiqué clairement, par Ben Laden.»

Pour le sociologue Serge Guérin, cette difficulté à appréhender l'histoire immédiate a une conséquence dommageable: elle nous fait parfois passer à côté de l'actualité. En s'appuyant presque uniquement sur des photos et des textes de presse pour parler aux jeunes du 11-Septembre – quand on en parle –, «on reste dans l'émotion du fait isolé. Et par manque de contextualisation, on a du mal à comprendre comment ce qui se passe aujourd'hui en Afghanistan est directement lié à ce qui s'est passé aux Etats-Unis en 2001.» ■

## PAROLES D'ELEVES

### Thylane, 15 ans, Genève

«La première fois que j'en ai entendu parler, il me semble que c'était par ma mère et j'étais petite. Elle me racontait qu'elle avait vécu quelque chose de dramatique, elle avait l'air hyperchoqué. On en a reparlé récemment: elle était dans un bar avec sa sœur et une amie, elles allaient en boîte. Le bar avait la télé et elles ont vu les images en direct! Une professeure nous en a parlé quand les attentats ont eu lieu en France, au moment du Bataclan en 2015. C'était pas au programme, mais on a eu une discussion en classe. J'avais 9 ans. Elle nous a expliqué qu'il y avait eu d'autres attentats, sans armes mais pas moins graves: deux avions s'étaient crashés dans deux tours aux Etats-Unis. Ça nous semblait fou! J'étais en primaire, je ne m'en souviens pas bien. En zapant, je suis tombée sur des reportages sur le 11-Septembre. C'était impressionnant, émouvant. Il y en avait un d'Arte avec des interviews de gens qui étaient dans les tours au moment du crash, ceux qui avaient perdu leurs proches. Ça me paraît hypergrave, ce genre de choses. Aujourd'hui, vis-à-vis des Etats-Unis, j'ai un regard critique, ça ne me fait pas rêver, je ne vivrais pas là-bas, surtout à cause de leur racisme. La mort de George Floyd m'a vraiment dégoûtée de ce pays.» ■



## Aurélie, 19 ans, Renens (VD)

«En 2001, je n'étais pas née, et mes parents venaient de quitter les Etats-Unis pour la Suisse. Eux-mêmes avaient travaillé dans un hôtel de New York tout près du World Trade Center avant de revenir vivre à Lausanne. Les souvenirs que j'ai du 11-Septembre, ce sont ceux partagés par mes parents. J'ai toujours trouvé intéressant de les écouter raconter l'histoire, je leur posais plein de questions: «Tu connaissais des gens?» «Pourquoi les avions?», «Comment les gens ont fait pour sauter?» A chaque anniversaire, on regardait les reportages de la RTS au 19h30, ils me parlaient de la façon dont ils avaient vécu ça. Ils connaissaient encore plein de monde à New York, ils m'ont raconté combien ils avaient été tétanisés à l'instant T. Ma mère a dû s'asseoir un moment. A l'école, je n'ai jamais eu de leçon là-dessus, mais si on est le 11-Septembre, les élèves, parfois les profs, posent la question: «Vous savez quel jour on est?» Je crois que les profs ont peur de se lancer sur le sujet. Peut-être parce qu'ils savent que le terrain est glissant, que l'islamisme est quasiment tabou, il y aura toujours des gens pour envenimer la chose. Ils ne veulent pas se mettre dans des positions délicates. Moi, je trouve que c'est dommage. ■

## Rina, 17 ans, Genève

«La première fois que j'en ai entendu parler, j'avais 12 ou 13 ans. C'était par les médias. J'ai dû poser des questions à mes parents à ce sujet, puisque eux l'avaient vécu. Je me souviens aussi d'avoir vu dans des séries télévisées que les tours avaient explosé. C'est ce qui me vient: l'explosion de bâtiments. On le voit beaucoup dans les séries américaines, pas forcément en Europe. Sur une échelle de 0 à 10, je placerais cet événement autour de 6-7, même si je ne l'ai pas vécu, je mesure combien c'est grave. Quand on me parle du 11-Septembre, je pense surtout à ce qui s'est passé à Paris en 2015. Ces événements, je les ai vécus, et donc je pense que le 11-Septembre m'aurait fait le même choc. Je crois que ça a changé la vision qu'on a des musulmans, de l'islam. Pas seulement le 11-Septembre, mais tous ces attentats. On se méfie beaucoup plus de l'autre, la peur arrive très vite. Avec mes amis, on n'en parle pas. C'est plutôt une date comme une autre. A l'école, on en a parlé mais je pense qu'on devrait en parler davantage, y consacrer un cours qui aurait amené sur autre chose. C'est quand même énorme! C'est très grave. Si un jour j'ai des enfants, je leur en parlerai et j'espère que les écoles le feront.» ■ PROPOS RECUEILLIS PAR C. H.